

Sophie Képès

L'avenir de la guerre

« Il n'y a plus de guerre. L'enfant, de la guerre, il a tout remplacé. L'enfant de vingt ans : toute la forêt, toute la terre, il a remplacé, et aussi l'avenir de la guerre. La guerre, elle est enfermée dans le tombeau avec les os du corps de cet enfant. [...] S'il n'y avait pas des choses comme ça, l'écriture n'aurait pas lieu. »

Marguerite Duras, *La mort du jeune aviateur anglais*, 1993

« Trois mois avant ma naissance, ma mère a perdu ses deux autres enfants [des filles, un et trois ans], et je pense que ce double décès est la première chose qui me soit arrivée, bien que je ne sache pas exactement comment. Je pense que c'est à partir de là que j'ai commencé à être un écrivain. »

Francis Scott Fitzgerald : une certaine grandeur épique, Matthew J. Bruccoli, 1994

Un

Enfant je rêvais de la guerre.

Je ne rêvais pas de la faire, comme en ont rêvé Fitzgerald et Faulkner pour se grandir aux yeux des autres : c'est la guerre qui venait à moi dans mon sommeil.

Les Allemands envahissent à nouveau la France, arrivant par le nord-est, et occupent la ville où je grandis. Ils tuent ma mère sous mes yeux, puis me tuent.

Je rêve les premiers instants d'après. Je suis aspirée dans le tourbillon de ténèbre. Ça tangué, ça accélère. Je me réveille en sursaut.

Je n'en parle à personne. Je n'ai personne à qui me confier. J'enterre ça avec le reste, j'essaye d'oublier, de vivre. Je dois vivre, je ne sais pas pourquoi.

La plupart du temps d'ailleurs, je rêve que je vole. J'en rêve le jour, la nuit, tout le temps. J'ai des ailes, je vole.

Beaucoup plus tard, je lis les témoignages de ceux qui sont revenus de l'autre rive, qui ont repris pied sur celle-ci, définitivement guéris de la peur de mourir. Je reconnais le tourbillon de ténèbre. La décorporité. Oui, c'est bien comme ça.

Arras, années soixante. J'ai quatre ans. Sur le mur d'enceinte de la maison, sur les réverbères du jardin public, des signes tracés à la peinture. Des marques indélébiles, blanches, noires.

J'ai cinq ans. J'apprends à lire, à écrire. Je sais maintenant que ça, c'est le V de Victoire, ça, c'est la croix de Lorraine, et ça, c'est trois lettres : OAS. Je ne sais pas ce que ça veut dire.

Autour de moi les adultes parlent de la guerre. Les bombardements, l'église voisine dont seule la façade est restée debout, les *boves* où l'on se réfugiait pendant les alertes. L'Occupation.

Tout le temps ils en parlent. Les gens qui nous gardent, nous les trois gosses. Pas nos parents. Les gens qui nous gardent sont vieux, très vieux. Ils sont polonais, mineurs retraités et leurs épouses. Sauf une dame, Marcelle, une ouvrière du textile presque analphabète. Elle, elle

vient de Vimy.

Vimy, Notre-Dame de Lorette : les premiers cercles de l'Enfer. Marcelle, le dimanche, pour nous distraire de notre morne vie sans télévision, nous emmène visiter les tranchées. Les champs de mines clôturés, les trous d'obus dans les bois, comme un pan de nature sens dessus-dessous, mitée cabossée. Les sacs de sable fossilisés. Les monuments aux morts qui donnent le vertige sur la plaine infinie. Les cimetières militaires qui semblent un genre à part d'agriculture extensive, différent des betteraves et des pommes de terre. Une moisson de croix blanches, une récolte de morts en toutes langues, de toutes nations. Comme s'il y avait ici-bas plus de morts que de vivants, plus de gens dans la terre que sur elle.

Et peut-être bien que c'est le cas.

Faulkner, après la Première Guerre mondiale, encore inconnu, a hanté les champs de bataille du Nord de la France. Les nouvelles qu'il en a tirées sont plus vraies, plus bouleversantes que les récits authentiques de Barbusse ou Remarque. Stupéfaction de découvrir qu'il n'a jamais combattu là, Faulkner. Clairvoyance chamanique de l'écriture.

Notre mère, quand même, je sais qu'elle a connu la guerre, même si elle parle surtout du rationnement et du marché noir. Elle était en zone libre. Libre ?

À l'école, j'apprends l'histoire de France. « Maman, toi qui as fait la guerre de Cent ans, raconte-moi comment c'était », je demande. Elle rit. Tout le monde rit. Je ne comprends pas pourquoi. Pour moi, la Première mondiale, la Deuxième mondiale, l'Algérie, l'Iliade, Trente ans, Cent ans, Jeanne d'Arc, la Saint-Barthélémy, c'est tout un : la Guerre. Il n'y en a qu'une, elle ne s'arrête jamais. Une seule et unique Guerre née avec l'humanité qui ne s'achèvera qu'avec elle.

Saint-Barthélémy, justement : c'est le nom du village d'où ma mère est originaire.

Je découvre que ce sont les catholiques, les méchants de l'affaire. Je suis protestante, minoritaire. Toutes mes camarades de classe sont catholiques, majoritaires. Jusqu'ici j'étais persuadée que la majorité était toujours du côté du Bien. Il va falloir réviser cette idée.

Je ne sais pas encore que je suis demi-juive par mon père. Cela, je le comprendrai vraiment à vingt ans.

J'ai cinq ans : « Que veux-tu faire plus tard ? – Je serai écrivain. » Ma maîtresse d'école rit. Je raconte l'histoire à ma mère, et : « Pourquoi elle a ri, la maîtresse ? » Ma mère rit. Sans répondre. Il y a un problème avec ça. Avec ce métier-là. Lequel ?

Plus tard, je lis *Cyrano de Bergerac*. Je le relis, je le déclame, je l'apprends par coeur. Qui suis-je, dans la pièce ? Pas Roxane, la prétentieuse. Je suis Cyrano : « C'est bien plus beau lorsque c'est inutile. » Tout à fait moi. Une devise qui me va comme un gant.

Faisons des choses inutiles, donc. Battons-nous contre la Camarde. Je serai écrivain.

Deux

J'ai cinq ans, je sais que je serai écrivain. Je sais aussi que je n'aurai pas d'enfant. Pourquoi ? « Ça fait mal, je dis. – Mais non, dit ma mère. C'est merveilleux, donner la vie. – Mais si, je dis, ça fait mal. Je sais. »

Comme si je m'en souvenais.

À qui ça fait mal, de naître ? À la mère, à l'enfant ? Aux deux ?

Du ventre de ma mère est sorti un fils, mon frère aîné. Puis ce ventre a été habité par deux enfants qui n'ont pas abordé jusqu'à cette rive. Se sont perdus en route. Ont échoué quelque part entre deux.

Je ne sais pourquoi, je pense qu'il s'agissait de garçons. Morts au combat. Les garçons sont plus fragiles que les filles, c'est connu.

Moi, je me suis mieux battue. Je crois que plus d'une fois, j'ai eu de grands moments de

désespoir, que je me sentais vaincue, prête à lâcher prise. Je pagayais sous les yeux pendus dans les arbres qui me surveillaient, dans ce tunnel ventre annelé de serpent, cloaque de baleine au bout duquel brillait la lumière de la vie. De la mort.

« Cet enfant-là non plus, vous ne l'aurez pas », répétait le médecin à ma mère.

Elle l'a eu. M'a eue. Elle s'était habituée à l'idée de ne pas m'avoir, je crois. Alors elle m'a élevée dans le doute de mon droit à l'existence. Elle m'a fait regretter d'être venue au monde.

Puis ma soeur est venue, sans la moindre difficulté.

J'ai dix ans. Je lis farouchement. Ma soeur joue à la poupée, moi, jamais. L'écriture est mon bastion – déjà. Le domaine illimité que j'arpente en toute liberté, dont je suis la seule à avoir la clé. Il échappe entièrement à ma mère, à mon père.

Alors ils essayent de m'en détacher, de m'en dissuader. Ma mère tâche de le réduire, de l'étouffer, de l'extirper. Mon père le ridiculise, feint de l'ignorer.

Rien n'y fait. J'ai commencé de dés-appartenir.

Je reviens à Arras, longtemps après. Je demande au nouveau propriétaire la permission de visiter la maison de mon enfance. Au premier étage, dans ma chambre, sur la porte du cabinet de toilette attenant, je remarque une croix de Malte brun-rouge de l'armée allemande.

À un mètre de la tête du lit où j'ai dormi toute mon enfance. De ma propre tête. De ma fabrique à rêves.

Elle n'y était pas, à l'époque. J'interroge le propriétaire.

« Ah, la croix ? Oui, elle est apparue quand j'ai fait repeindre la pièce. Les ouvriers ont tout tenté pour la faire disparaître. Impossible. »

Évidemment, me dis-je, c'est l'Histoire. On ne l'efface pas si facilement. Elle ressurgit à la génération suivante. Ou à celle d'après.

Cette maison, c'était le siège de la Kommandantur pendant l'Occupation. Nous le savions. Il y avait une hampe de drapeau sur le balcon de la chambre de nos parents.

Mais cette croix de Malte, ce signe immonde était invisible, caché.

Plus tard, j'interroge mon père : « Pourquoi tu as choisi de vivre, de nous faire vivre dans cette maison ? – On m'en avait proposé une autre, mais j'ai préféré celle-ci. – Celle de la Kommandantur ? Alors que tu es un juif d'Europe centrale réchappé du nazisme ? »

Pas de réponse.

Trois

« Et tous auront la guerre. »

Ainsi se termine mon premier roman, écrit si jeune sur la jeunesse. Je me suis souvent demandé d'où elle m'était venue, cette phrase. On n'avait aucune raison de craindre la guerre. On craignait le chômage, le déclassement, la pauvreté. Depuis que j'avais l'âge de raison, le monde était en crise.

Mais la guerre ?

La mort des jeunes hommes, pourtant, on dirait qu'elle marche sur mes talons. Qu'elle me suit à la trace.

Pourquoi les garçons meurent autour de moi ? Et pas les vieillards, non, pas eux, hélas. Ou alors, seulement quand ils sont aimants. Pas les méchants vieillards qui épient Suzanne au bain. Ceux qui comptent leur or. Les rapaces. Les vampires. Eux, ils survivent à tout.

Mon premier jeune mort s'appelle Olivier. C'est le sida qui l'a tué. Quand on a eu vingt ans, le sida s'est assis à califourchon sur notre ventre et nous a défiés. Nous n'étions jamais deux, il était toujours là à nous guigner, l'oursin maléfique.

Le sida est notre guerre, celle de ma génération. Les rangs se sont clairsemés autour de moi. J'aurais pu tomber moi aussi. C'est miracle que j'aie survécu.

Oui, ils sont jeunes, les premiers morts de ma vie. Trente ans tout au plus.

Et ça a continué. Mais c'est moi qui suis allée à leur rencontre.

Je me suis rendue à Sarajevo pendant le siège. J'ai obtenu un laissez-passer sur le pont aérien du HCR, j'ai voyagé seule, atterri seule. J'ai passé quelques semaines sur place.

Pourquoi tu vas là-bas ? Pourquoi toi ? Pourquoi cette guerre, et pas une autre ? Questions que chacun me posait, ici comme là-bas.

Ma guerre, mon affaire. J'avais mille raisons, je n'y reviens pas. Elles sont écrites dans mes livres, dans mes articles. Toutes ces raisons étaient justes, je le crois toujours. Je crois même que mes camarades et moi étions, dans notre folie, des Justes entre les nations. Cela se saura un jour, après nous. Ou pas.

Il m'a fallu dix ans pour relater cette expérience dans *Un café sur la colline*. Si difficile de trouver la voix juste, la forme juste. Une mémoire à vif, qui se dérobe. Tant que je n'ai pas su *comment*, je n'ai pas pu.

Voilà le mot « juste » enfin apparu. Un arc-en-ciel de significations.

La « mémoire juste » : qu'est-ce que ça dit ? Puisque la mémoire est à la fois la matière de l'écriture et le filtre d'où elle exsude goutte à goutte.

Est-ce l'écriture qui sans trêve traque la justesse ? Est-ce la mémoire qui sans relâche rend justice à ceux qu'on a fait taire ?

À Srebrenica, que fait Ewa Klonski, médecin-légiste ? Au Rwanda, que fait Jean Hatzfeld, écrivain ?

Et si c'était une seule et même chose ? Identifier les morts, donner une voix aux morts – éthique et esthétique, même combat ?

Oui. Mais dans mon cas, il y a une autre raison, enfouie encore plus profond. Une raison qui ne se révèle qu'à la fin du parcours, à l'issue des dix ans d'écriture.

Pénétrer dans Sarajevo assiégée pour y découvrir ce qui m'était tu, caché. Revivre à l'aveugle ce qu'avait vécu la génération précédente. Ou alors, qui sait – vivre ce qu'ils auraient dû vivre, ce à quoi ils ont échappé. Payer leurs dettes. Retourner dans le passé pour colmater les brèches insues, pour réparer, pour redresser.

L'écrivain est le lavandier des générations, le blanchisseur de sa filiation, le retraiter des eaux usées familiales. Un bras mort du vaste fleuve vital : parfois il n'a pas le droit de se reproduire.

C'est dur quand on est une femme.

Oui. Mais encore.

Quand le livre a été fini, juste après, d'un coup m'est venu un dessin, une sorte de schéma. Ça représente Sarajevo encerclée, labourée par les lignes de front intérieures, avec le corridor du mont Igman – le cordon ombilical qui relie la ville au reste du monde, qui la nourrit littéralement –, et puis la route risquée vers l'aéroport bombardé, vers la voie des airs qui est la voie de la vie si l'on parvient à s'envoler – s'envoler ! –, ou la voie de la mort si un tireur embusqué vous touche.

Combien de gens qui pouvaient partir y ont renoncé à la dernière minute ? J'en connais.

Danger de vie si l'on sort. Danger de mort si l'on reste. Et le fameux tunnel secret, creusé sous la piste de l'aéroport. Avec la lumière qui brille au bout.

J'ai regardé mon dessin : voilà, c'était ça. À Sarajevo, j'avais fait un tour dans le champ de bataille du sein maternel.

Elle me l'avait bien dit, ma mère, quand j'avais vingt-six ans : « Tu n'es pas ma fille, tu t'es servie de mon ventre pour naître. »

Parfaitement. Et ce n'était pas de tout repos de renaître à Sarajevo. De te payer ma dette.

Quatre

À Sarajevo, je suis chez moi pour toujours. On me l'a dit et je l'ai cru. Mais l'histoire ne s'arrête pas là. L'histoire, l'Histoire.

D'un livre parfois naît un autre livre.

C'est ce qui est arrivé avec *Un café sur la colline*. Pas au sens d'un rameau neuf poussé sur l'arbre généalogique de la littérature. Plutôt d'une collision dans l'espace-temps.

Mon livre vient de sortir. Un soir, je vagabonde sur internet, je lance mes lignes avec trois mots-clés – « café », « colline », mon patronyme. Et je ramène une prise étonnante : le blog d'un vétéran de l'armée bosnienne, commencé un an plus tôt.

D'abord, je me réjouis – voilà, même mon titre est juste. Car pour moi les mots « café » et « colline » suffisent à définir Sarajevo. Il est logique d'être ramenée là par notre Hermès moderne.

Je commence à lire. Je suis fascinée, horrifiée. J'envoie un message au blogueur : je n'ai jamais rien lu de tel, pourtant je lis tout ce qui paraît sur la question. Est-ce votre journal de guerre, ou celui d'un autre ? Et pourquoi le publier dix ans après les faits ?

Dix ans, comme moi.

Il est minuit, je vais me coucher.

La réponse arrive le surlendemain. Saudin a trente-quatre ans. Il vient de Foca, à l'Est de la Bosnie. Passé directement du lycée aux tranchées, il fait toute la guerre aux alentours de Sarajevo. Il prend des notes quotidiennes. Coupé des siens, il écrit pour eux, espérant que quelqu'un leur remettra son journal après sa mort.

Il s'en sort physiquement indemne. Il lui faut dix ans pour se bâtir une vie. À chaque fois qu'il essaie de reprendre ses notes, il abandonne. Trop dur. Et puis il n'est pas écrivain. Mais enfin le temps est venu de tenir sa promesse.

Sa promesse ?

Sa promesse à son meilleur ami au front, Sabrija Kepes, surnommé Kepa.

« On faisait des paris à la con. Si tu es tué, je tournerai un film à ta mémoire, a dit Kepa. Si c'est toi qui es tué, j'ai dit, j'écirai seulement un livre, vu que t'es le plus jeune. Ç'a été lui. »

Vous vous moquez de moi ? Kepes, c'est mon nom.

Je reçois des centaines de mails. Je ne vous répondrais pas si vous ne portiez pas le même nom que lui.

Ah. Le moteur de recherche avait raison. Le dieu Hermès, infailible.

Saudin m'envoie une photo de Kepa. Un garçon brun de dix-huit ans. Visage allongé, sourcils ailés. Accolade de la chevelure sur le front : j'ai la même. La ressemblance avec mon frère jeune homme me cloue sur place.

Soudain je me souviens qu'en juillet 94, à Hrasnica, un commandant bosnien m'a dit en examinant mon passeport : « Je connais des réfugiés dans le secteur qui s'appellent comme vous. Aimerez-vous les rencontrer ? »

Je n'y croyais qu'à moitié, mais j'ai accepté. La piste du mont Igman a été coupée cette nuit-là, on nous a tiré dessus pendant notre retour en ville. Je n'ai plus jamais entendu parler du commandant.

Je raconte ça à Saudin. Il connaissait ce commandant. Oui, une partie de la famille Kepes était réfugiée dans ce coin-là. Sa mère y vit toujours.

Et Kepa ?

Il a été tué en juin 95, à Breza. Il avait vingt ans.

Breza. C'est justement là que nous allions un an plus tôt, quand j'ai parlé avec le commandant.

Qui a été tué, lui aussi.

D'autres questions, encore. Kepa savait-il que son nom est hongrois ?

Oui. Il n'y a qu'une seule famille Kepes en Bosnie. Ils viennent tous de la région de Rogatica.

« Ils sont différents de nous, physiquement et moralement. Ils sont beaux, résistants, très soudés, dangereux même. »

Je souris : ça colle.

Pourtant. Si j'étais la seule à voir la ressemblance ?

J'envoie à Saudin la photo d'Oncle Matyas. Une photo de lycée, prise à Budapest en 1927.

Il m'écrit : « Ma soeur était à côté de moi quand j'ai reçu votre photo. Je ne lui avais rien raconté sur vous. Dès qu'elle a regardé l'écran, elle a éclaté en sanglots. Pourquoi tu pleures ? j'ai demandé. – Parce que c'est Kepa. »

Cinq

Saudin a promis un livre à son ami, pas un blog. Le sien est le plus lu et commenté d'Ex-Yougoslavie. Pourtant tous les éditeurs refusent le premier tome du *Journal* : « La guerre ? Pas question. Plus personne ne veut en entendre parler. » Il se décide à lancer une souscription. Je l'aide à lever des fonds en France. Ainsi, d'un livre en naît un autre.

Dans la liste des contributeurs, il n'y aura pas un seul Bosnien. Mais une femme serbe, médecin.

Ce sera un grand succès de librairie.

Je parcours des extraits traduits. La lecture est insoutenable, les faits relatés, atroces. Mais je suis heureuse : ce témoignage essentiel sera transmis aux générations futures.

Un recours contre les parents sans réponse.

Pour Kepa aussi, je suis heureuse. Le livre lui est dédié.

Saudin rend visite à la mère de Kepa. Elle se souvient du commandant, il est venu la voir en 94, lui a parlé de moi. Il a tenu parole. J'avais tort d'en douter.

Plus tard, je rencontre Saudin à Sarajevo. Grand coucou efflanqué, cheveux blond paille, yeux enfoncés d'un bleu intense.

De Kepa, il dit : « Dès le début, il me comprenait sans un mot, d'un simple regard. »

Il dit que son frère, interné longtemps dans un camp tchetnik, n'a plus un seul os intact.

Il dit : « Je suis retourné chez moi, j'ai croisé d'anciens camarades de classe, je leur ai demandé pourquoi ils avaient fait tout ça, ils évitaient de répondre, je les regardais droit dans les yeux, j'attendais, et soudain tout est redevenu comme avant, comme si rien ne s'était passé, c'étaient juste les mêmes mecs et je suis parti. »

Tout le monde le salue dans son quartier. Il a combattu tout près d'ici – une guerre de voisinage. Nous montons sur la colline au-dessus du bazar. Dans le cimetière des Martyrs, non loin du mausolée du fondateur de l'État, une stèle blanche frappée d'une fleur de lys. Semblable à des dizaines d'autres alentour.

Semblable aux vastes cultures de morts, aux moissons de croix blanches du Nord de la France.

Un ruisseau court entre les galets arrondis. La ville s'étend en contrebas, paisible. Le ciel est bleu, l'herbe verte.

Tombe B59 : Sabrija Kepes, fils de Dervo, 1975-1995. En haut de la stèle figure une inscription en caractères arabes, suivie d'une autre en alphabet latin qui mentionne Allah.

Il savait que les Kepes sont juifs ?

Non, dit Saudin. Hongrois seulement.

Devant cet obélisque blanc que j'effleure du bout des doigts, je revois un obélisque noir dans un petit cimetière juif perdu de Transylvanie, où notre nom est gravé en caractères latins au-dessus d'une inscription en hébreu.

Marques blanches, marques noires plantées serrées autour de mon enfance.

Croix de Malte brun-rouge, rêves de sang coagulé. Scarifications de l'Histoire.

Mais Kepa, enterré en « musulman » ?

Alors qu'il descend de nobles magyars, chrétiens sabbataires judaïsés au XVII^e siècle.

Mais Kepa, honoré en « martyr » ?

Alors qu'il n'a rien choisi de sa brève existence.

La main posée sur la stèle, je fabrique une prière d'incroyante qui convienne à un sang aussi impur, à des racines aussi mêlées. Les siennes, les miennes. Européennes.

C'est ainsi qu'il devient mon jeune aviateur anglais. « *L'enfant de vingt ans [qui] enferme toute la forêt, toute la terre, [...] et aussi l'avenir de la guerre.* »

Je dois repartir. J'étreins Saudin : à bientôt, à bientôt.

Six

Saudin et moi, on se revoit. On s'écrit. Je l'aime de plus en plus, nous avons des projets. Je rencontre sa femme, Sanela.

Je visite la tombe de Kepa chaque fois que je retourne à Sarajevo. Je suis heureuse et en deuil et fière et en rage de le connaître.

Et puis. Cela encore, que je ne peux supporter.

En 2009, dix jours après avoir corrigé les épreuves du second tome du *Journal de guerre*, les premiers symptômes se déclarent. Saudin meurt d'une tumeur au cerveau en quatre mois. Il a trente-six ans. Il était sur le point d'avoir des enfants avec Sanela.

Le président Silajdzic et le général Divjak assistent à la cérémonie des funérailles.

Plus tard, à Paris, le général me dit : « J'admire Saudin. Il a réussi à faire ce que j'ai souvent tenté sans y parvenir : écrire ce que nous avons vécu ensemble dans les tranchées pendant quatre ans. »

L'héroïsme n'est pas de faire la guerre à vingt ans. L'héroïsme, c'est d'affronter ces souvenirs-là et de les traduire en mots.

Nul autre que ce garçon dégingandé aux cheveux de chaume, au profil d'épervier n'en a été capable. Ce soldat resté en vie juste le temps de terminer une autre guerre, bien plus difficile que la première. Qui gît à présent dans sa tombe, sur une colline jumelle de celle où gît son meilleur ami.

Mes deux frères morts. L'avenir de la guerre.

Il paraît qu'à la cérémonie, lorsqu'un comédien a lu le passage du *Journal* où Saudin rencontre Kepa, les gens pleuraient dans la salle.

Nous sommes très forts pour pleurer et faire pleurer, nous autres.

Lundi 4 avril 2011 – Dimanche 10 avril 2011

Photos : 1. Sabrija Kepes, dit Kepa, env. 1993 - 2. Mon oncle Matyas, Budapest, 1927 - 3. Saudin présente son *Journal de guerre*, 2007 - 4. Tombe de Kepa à Sarajevo, Bosnie - 5. Tombe d'un Kepes à Seini, Roumanie.



1



2



3



4



5